

La Tzadik French Connection : entretiens avec sept artistes français produits par John Zorn

The Tzadik French Connection: Interviews with Seven Zorn-produced French Artists

François-Xavier Féron

Tzadik : l'esthétique discographique selon John Zorn
Volume 25, numéro 3, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034500ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1034500ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (imprimé)
1488-9692 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Féron, F.-X. (2015). La *Tzadik French Connection* : entretiens avec sept artistes français produits par John Zorn. *Circuit*, 25(3), 79–94.
<https://doi.org/10.7202/1034500ar>

Résumé de l'article

Comment un artiste est-il amené à être produit par John Zorn sur Tzadik ? De quelle manière se déroulent les différentes étapes de production et réalisation de son album ? Quel regard porte-t-il, à travers sa propre expérience, sur le slogan de la maison de disques : « *What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted* » ? Pour répondre à ces quelques interrogations, nous avons enquêté auprès de sept musiciens français qui ont publié un ou plusieurs albums sur Tzadik : Jacques Coursil, Maxime Delporte (Stabat Akish), David Konopnicki (AutorYno), Pierre-Yves Macé, Guillaume Perret (Electric Epic), Frédéric Petitprez (Artichaut Orchestra) et Yves Weyh (Zakarya).

Enquêtes

La *Tzadik French Connection* : entretiens avec sept artistes français produits par John Zorn

FRANÇOIS-XAVIER FÉRON

Comment un artiste est-il amené à publier un album sur la légendaire maison de disques fondée par John Zorn? De quelles manières se déroulent les étapes de production? Quels rapports entretient-il avec John Zorn et Kazunori Sugiyama? Afin d'entrevoir les arcanes de la maison de disques et de comprendre son fonctionnement, nous avons cherché à recueillir le témoignage des différents artistes français qui avaient eu le privilège d'être produits par Zorn. Dans un premier temps, nous pensions réaliser une enquête franco-canadienne en sollicitant les témoignages de M.C. Maguire et Jonathan Feldman du groupe Zebrina, qui ont chacun signé un album sur Tzadik¹. Finalement, nous avons décidé de nous restreindre aux artistes francophones, puis uniquement français. Il ne faut pas voir dans ce choix une

1. M.C. Maguire, *Meta-Conspiracy* (TZ 8034, 2007); Zebrina, *Hamidbar Medaber* (TZ 8182, 2014). À l'heure où nous rédigeons ces lignes, vient de paraître dans la collection *Spotlight* un album du contrebassiste de Zebrina, Bret Higgins: *Bret Higgins' Atlas Revolt* (TZ 7813, 2015). Il existe aussi dans la collection *Lunatic Fringe* l'album d'un musicien qui aurait grandi dans les prairies canadiennes selon le court texte de présentation figurant sur le site Web de Tzadik: Mike Pathos, *People* (TZ 7407, 2004).

once de chauvinisme. Nous aurions été honorés de recueillir, entre autres, les témoignages des pianistes suisses Jacques Demierre et Sylvie Courvoisier, mais nous avons préféré privilégier la parole des musiciens qui ne connaissaient pas (ou peu) personnellement John Zorn².

La France est plutôt bien représentée au sein du catalogue Tzadik avec: Jacques Coursil, Pierre-Yves Macé, Bérangère Maximin, Luc Ferrari et Stabat Akish, dans la collection *Composer Series*; Zakarya, Mazal, AutorYno et Artichaut Orkestra, dans la collection *Radical Jewish Culture*; et enfin, Guillaume Perret & The Electric Epic dans la collection *Spotlight*. À l'exception bien évidemment de Luc Ferrari (décédé en 2005), nous avons contacté tous les autres musiciens par courriel. Après leur avoir décrit le projet éditorial de ce numéro de *Circuit*, nous leur posons systématiquement les quatre mêmes questions auxquelles ils étaient invités

2. À l'exception du trompettiste Jacques Coursil, les autres musiciens que nous avons interrogés ont tous envoyé une maquette de l'album qu'ils souhaitaient réaliser à l'adresse postale de Tzadik.

à répondre par écrit de manière totalement libre³. Emmanuelle Rouvray, la chanteuse du duo Mazal qui a enregistré l'album *Axerico En Selanik* (TZ 8160, 2011), a eu connaissance très tardivement de notre courriel, peu de temps avant que ce numéro soit bouclé et peu de temps avant qu'elle ne déménage à l'étranger. Elle n'a donc pas pu répondre en détail à chacune des questions, mais nous a envoyé ces quelques mots élogieux à propos de Zorn :

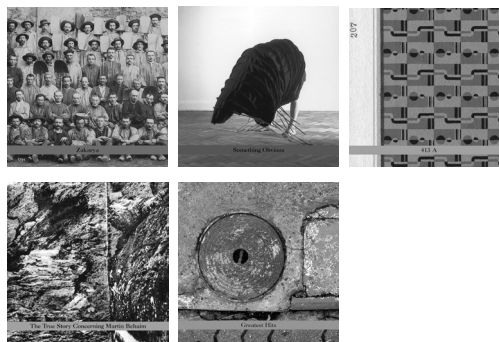
Travailler avec John Zorn était un réel plaisir. Il était toujours là pour que la sortie du disque se passe dans un climat rassurant, basé sur le respect et l'amour, selon sa propre philosophie! Une très belle âme, une disponibilité exemplaire, malgré son emploi du temps chargé, et d'un abord facile... et d'une simplicité relationnelle! Je l'avais contacté de façon spontanée en lui envoyant notre CD démo et il avait répondu sur-le-champ, très enthousiaste par notre propos musical et nous proposant de changer l'ordre des titres (avec raison) pour le *mastering* de l'album chez Tzadik. Nous avons donc retravaillé ici l'album en tenant compte de cette unique remarque et lui avons proposé un visuel qu'il a accepté sans problème.

Les sept témoignages qui suivent, tous aussi rares que précieux, révèlent certaines facettes de la personnalité de John Zorn et sa conception de la direction artistique. Ils me sont parvenus au cours du premier semestre 2015 et sont transcrits tels quels sans aucune modification de notre part. Pour paraphraser le slogan de Tzadik : « *what you read on this survey are the artists' words undiluted.* »

3. Tous les musiciens ont répondu à cette enquête à l'exception de Bérangère Maximin avec qui, malheureusement, nous ne sommes jamais parvenu à entrer en contact.

Yves Weyh pour le groupe Zakarya

Zakarya a été fondé en 1999. Lorsque John Zorn entend, en 2000, les compositions de l'accordéoniste inclassable et leader du groupe, Yves Weyh, il lui propose de produire un premier album pour Tzadik, faisant de Zakarya le premier groupe français à signer sur cette maison de disques (quatre autres albums suivront). Depuis, le groupe a donné près de 300 concerts à travers toute l'Europe.



Zakarya (coll. Radical Jewish Culture, TZ 7148, 2001); *Something Obvious* (coll. Radical Jewish Culture, TZ 7184, 2003); *413A* (coll. Radical Jewish Culture, TZ 8110, 2006); *The True Story Concerning Martin Behaim* (coll. Radical Jewish Culture, TZ 8129, 2008); *Greatest Hits* (coll. Radical Jewish Culture, TZ 8166, 2011)⁴

Yves Weyh (accordéon), Alexandre Wimmer (guitare, électronique), Gautier Laurent (sur le premier album), puis Vincent Posty (basse), Pascal Gully (batterie) + Marc Ribot (guitare) et Sylvie Brucker (clarinette basse) sur l'album *413A*

4. Les images incluses dans cette enquête et la suivante ont été reproduites avec l'aimable autorisation de John Zorn et demeurent la propriété intellectuelle de Tzadik.

François-Xavier Féron : Comment avez-vous été amené à être publié sur Tzadik?

Yves Weyh : En 1998-1999, je faisais partie d'un groupe de musique klezmer qui jouait des chansons yiddish, des choses assez traditionnelles. J'avais écrit dans ce contexte des compositions originales et des chansons dans ce style traditionnel. Ce groupe à l'époque avait enregistré un disque et cherchait un label. Une démo a été envoyée à Tzadik. Zorn a répondu que ce groupe et le disque ne l'intéressaient pas. Il a en revanche précisé que les compositions de Yves Weyh l'intéressaient. Du coup, il m'a contacté et m'a dit: « Ben voilà, si ça t'intéresse, je te propose d'enregistrer un disque sur Tzadik avec uniquement tes compositions. Tu as carte blanche. Tu fais ce que tu veux. » Ça c'est passé comme ça, en tout cas pour le premier disque. C'était un peu une surprise!

F.-X. F. : Pouvez-vous me décrire les rapports que vous avez eus avec John Zorn et Kazunori Sugiyama et leur implication dans les différentes étapes de production et réalisation?

Y. W. : Les rapports que j'ai eus avec Kazunori Sugiyama concernaient les affaires courantes. Si j'avais des questions un peu pragmatiques, un peu terre à terre à poser, c'était en général à Kazunori que je les posais. Quant aux rapports avec Zorn, c'est en fait à chaque fois lui qui dit oui ou non pour un prochain CD. Il faut savoir que lorsque Zorn enregistre un groupe, c'est pour un CD, en tout cas dans le cas de Zakarya. Ensuite on voit. On en a fait cinq. À chaque nouveau projet, je demande à Zorn s'il était OK. Et c'est Zorn qui décide.

Concernant l'enregistrement, Tzadik s'est occupé de payer le studio. Ensuite nous avons toujours été totalement libres de faire ce que nous voulions. En fait, il ne s'implique que de manière financière. Il te paye le studio de l'enregistrement au *mastering* et te file une paix royale. Tu lui envoies alors ton master et il le publie tel quel. Sur un des CD qu'on a fait, Zorn a changé l'ordre des morceaux. C'est vraiment la seule chose qu'il s'est permise sur nos disques. Les couvertures, c'est nous qui les choisissons; la musique, c'est nous; le mixage, c'est nous; le *mastering*, c'est nous. Une fois, j'ai demandé à ce que le *mastering* – qui se fait à New York – soit modifié, car je trouvais qu'il était raté. Le *mastering* a alors été refait. Voilà, on est totalement libre au niveau créatif et artistique. Pour ce qui est de la diffusion, Tzadik s'engage à ce que les disques des groupes et des musiciens qu'il publie soient toujours disponibles. C'est dans le contrat. Même en cas de rupture de stock, si jamais il y a une rupture de stock, et bien il en represse. Tzadik se charge de fabriquer le disque et de le diffuser via ses distributeurs, mais n'assure par directement la distribution.

F.-X. F. : Par rapport à votre propre expérience, j'aimerais que vous commentiez le fameux slogan: « *What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted* ».

Y. W. : En tout cas, pour Zakarya, ce slogan, c'est l'exacte vérité! À partir du moment où Zorn a dit oui (« OK pour un CD »), on est totalement libre de faire ce qu'on veut. En tout cas, je parle au nom de Zakarya. Personne n'a jamais eu un droit de regard sur ce qu'on faisait. Ça c'est toujours fait comme ça. On lui envoie un master, une photo de couverture, des photos intérieures, des textes si on veut et on publie tout cela tel quel.

F.-X. F. : En continuation de la précédente question, qu'est-ce qui fait selon vous la particularité de cette maison de disques ?

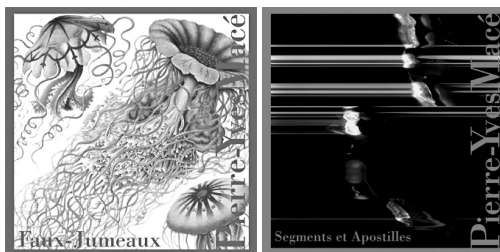
Y. W. : Il y a plusieurs particularités. C'est un label sur lequel fantasment beaucoup de personnes – parce que c'est celui de John Zorn. C'est un label prestigieux qui permet d'ouvrir ou d'entrouvrir quelques portes. Ça nous a beaucoup servi pour tourner dans toute l'Europe. Paradoxalement, ça ne nous a pas servi à grand-chose en France parce qu'on y tourne très peu, sauf peut-être au moment de la sortie de nos deux premiers albums. Notre groupe n'a pas pris en France comme il a pris dans d'autres pays d'Europe. Autre particularité de ce label, c'est que, évidemment, on est totalement libre de faire ce qu'on veut. On publie tel quel. De plus, c'est un label qui ne fait aucune promotion, aucune communication. Il ne fait rien de tout cela, il ne fait pas de commerce. Vous ne verrez jamais une publicité Tzadik où que ce soit. Il n'envoie pas les CD aux journalistes. C'est un label qui ne fait aucun *booking*, qui ne fournit aucune aide pour rechercher des concerts ou des tournées. Ce qui fait qu'on se retrouve souvent à faire le grand écart, car aussi prestigieux soit-il, Tzadik a en fait des moyens très très limités. En fait, Tzadik, c'est une carte de visite, une belle carte de visite. Mais elle ne suffit pas. On a un disque qui est censé être distribué et disponible dans le monde entier. Ceci dit, ça ne court pas les bacs, les disques Tzadik ! Quand vous allez dans les grands magasins de disques, on ne trouve pas beaucoup de ces disques. Ce qui est intéressant... c'est qu'on sent, dans les rapports qu'on a avec lui, que Zorn est un musicien avant tout. On sent qu'il y a autre chose

qu'un rapport musicien-producteur, qu'il comprend ce que c'est qu'être musicien. Du coup, c'est assez facile de travailler avec ce label. En tout cas d'un point de vue artistique, c'est vraiment très agréable.

Pierre-Yves Macé

Né en 1980, le compositeur Pierre-Yves Macé vit et travaille à Paris. Il publie des disques sur les labels Tzadik, Sub Rosa, Brocoli, et reçoit des commandes du Festival d'Automne à Paris, du Groupe de recherches musicales (GRM), ainsi que d'Ars Musica (Bruxelles). Sa musique est jouée par l'ensemble L'Instant Donné, la soprano Natalie Raybould, le pianiste Denis Chouillet, le clarinetiste Sylvain Kassap. Il collabore avec les écrivains Philippe Vasset, Mathieu Larnaudie, Joris Lacoste, les chorégraphes Anne Collod, Marianne Baillet et le collectif pluridisciplinaire l'Encyclopédie de la parole. Par ailleurs musicologue, il est l'auteur de l'essai *Musique et document sonore* (Presses du réel, 2012).

<<http://pierreyvesmace.com>>



Faux-Jumeaux (coll. Composer Series, TZ 7078, 2002) ;
Segments et Apostilles (coll. Composer Series, TZ 9002, 2013)

F.-X. F. : Comment avez-vous été amené à être publié sur Tzadik?

Pierre-Yves Macé : Très simplement, en leur soumettant une maquette par voie postale. À la fin des années 1990, j'ai développé une pratique de composition essentiellement basée sur le travail de studio, qui associait des parties instrumentales enregistrées à divers traitements électroacoustiques. Deux de mes compositions d'alors, *Faux-Jumeaux* et *Évocation*, me semblaient suffisamment abouties pour que je tente de les faire publier. J'ai envoyé ces deux pièces à un certain nombre de labels, dont Tzadik, qui était mon premier choix. C'est finalement le seul label dont j'ai obtenu une réponse – réponse fort heureusement positive et enthousiaste. Sortir un premier disque sur Tzadik a été une chance inespérée pour le très jeune compositeur que j'étais alors et j'en suis éternellement reconnaissant à John Zorn. Le disque *Faux-Jumeaux* est sorti en 2002.

Le projet d'un second disque est né vers 2008. J'envoyais régulièrement mes travaux à Zorn. Deux morceaux lui ont plu (*Qui-vive* et *Glissement de terrain*), mais ils ne duraient à eux deux qu'un petit quart d'heure. Il a fallu plusieurs années pour trouver la composition qui allait compléter le disque. Mes travaux électroacoustiques ou « conceptuels » ne l'intéressaient pas beaucoup (il me répondait souvent : « j'aime bien, mais ce n'est pas pour Tzadik »). Je crois pouvoir dire qu'il était curieux d'entendre de ma plume une musique plus instrumentale, à la temporalité plus serrée, au tissu plus discontinu. Il se peut que ma pièce *Segments et Apostilles*, commande du Festival d'automne à Paris 2012, ait été une réponse inconsciente à ce désir.

Toujours est-il que le jour où je lui ai envoyé un enregistrement de cette pièce, il a aussitôt manifesté son enthousiasme et en quelques heures, le projet de publication était bouclé. Et huit mois plus tard, le disque était, comme on dit, « dans les bacs ».

F.-X. F. : Pouvez-vous me décrire les rapports que vous avez eus avec John Zorn et Kazunori Sugiyama et leur implication dans les différentes étapes de production et réalisation?

P.-Y. M. : Pour *Faux-Jumeaux*, il a d'emblée été question que je sois autonome sur la prise de son et le mixage, non seulement à cause de la distance géographique, mais aussi parce que dans mon travail ces deux étapes font partie intégrante de la composition elle-même ; je ne pouvais donc pas les déléguer (je travaillais alors en collaboration étroite avec mon frère qui a une formation d'ingénieur du son, avant de prendre moi-même en charge le mixage de tous mes disques ultérieurs). Zorn est intervenu une fois que tout était mixé. Il a proposé de supprimer l'une des pièces, de diviser *Le sentiment de la nature aux Buttes-Chaumont* en deux plages, et de légèrement modifier l'ordre des pièces que j'avais imaginé. Le choix d'utiliser un dessin d'Ernst Hæckel pour la pochette du disque était une proposition de Heung-Heung Chin.

Pour *Segments et Apostilles*, j'ai bénéficié de la même autonomie pour réenregistrer et mixer la pièce éponyme. J'ai le souvenir que le *mastering* a été une étape assez délicate, pour laquelle nous avons dû faire plusieurs allers-retours avec Scott Hull. Il s'agit d'un disque très hétérogène ; les sonorités fragiles de la harpe et du cymbalum dans *Segments et Apostilles* avaient tendance

à se faire « écraser » par les sons électroniques très brillants de *Qui-vive*. Il a fallu un rééquilibrage des niveaux et un peu de compression – procédé inhabituel dans le *mastering* de la musique de chambre – pour rétablir une homogénéité. Cette fois, pour la pochette, c'était l'un de mes choix, d'utiliser une œuvre de mon ami plasticien Rainier Lericolais.

F.-X. F. : Par rapport à votre propre expérience, j'aimerais que vous commentiez le fameux slogan : « *What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted* ».

P.-Y. M. : Je pense que ce slogan veut avant tout dire que Tzadik se démarque des labels qui formatent, aseptisent le travail des artistes pour les conformer aux standards du marché. Il est vrai que le caractère « vendeur » ou « non-vendeur » de la musique n'est à aucun moment entré en considération dans nos échanges. Lorsque John Zorn a voulu retirer un des morceaux de *Faux-Jumeaux*, c'était à la fois parce que celui-ci tranchait (intentionnellement) avec le reste du disque, mais aussi, plus simplement, parce que la musique ne lui plaisait pas. J'ai toujours admiré la franchise de Zorn sur les questions de jugement esthétique, d'autant qu'avec le recul, je considère qu'il a eu mille fois raison de retirer cette pièce. Donc, pour en revenir au slogan, la vision de l'artiste n'est pas changée, mais cela n'empêche pas le producteur d'intervenir pour infléchir la manière dont ce travail va être représenté par le disque. Je suis personnellement en attente de ce type de collaboration artiste-producteur, dès lors qu'elle reste sur le plan artistique et n'aborde pas les questions de rentabilité qui sont, avec ce genre de musique, totalement hors de propos.

F.-X. F. : En continuation de la précédente question, qu'est-ce qui fait selon vous la particularité de cette maison de disques ?

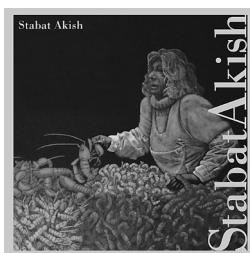
P.-Y. M. : Entre *Faux-Jumeaux* et *Segments et Apostilles*, j'ai eu l'occasion de me familiariser avec les productions de Tzadik, notamment parce que j'ai travaillé quelques années pour Orkhêstra, son distributeur français. Pour ce qui est de la *Composer Series*, que je connais de loin le mieux, j'ai l'impression que Tzadik se distingue par les traits suivants :

- le choix de ne publier que des monographies-portraits ;
- la mise en avant de compositeurs souvent peu connus, toutes nationalités et toutes générations confondues, avec une nette préférence pour les vivants (même si Morton Feldman et Fausto Romitelli y sont apparus *post mortem*) ;
- une ouverture tous azimuts aux esthétiques les plus inconciliables : Peter Garland, Charles Wuorinen, Kayo Dot peuvent cohabiter en bonne entente ;
- l'élaboration du disque comme une « mosaïque », une carte de visite du compositeur et des différentes facettes de son œuvre. Cela donne des disques souvent très composites – en particulier celui de David Rosenboom (TZ 8091, 2012).

Ce dernier trait a toujours attiré mon attention, car j'y vois une parenté avec le travail musical de Zorn, qui a toujours un rapport très intense avec l'hétérogénéité. J'imagine que Zorn officie pour Tzadik comme « commissaire » ou « accrocheur » et que ses choix de publications sont un prolongement naturel de son œuvre.

Maxime Delporte pour le groupe Stabat Akish

Stabat Akish est un sextet toulousain formé en 2007 par le contrebassiste Maxime Delporte, dont les compositions originales font appel à une instrumentation large (6 musiciens pour 13 instruments). La musique de Stabat Akish fait référence à plusieurs périodes de l'histoire du jazz et ses dérivés (rock, funk, etc.), aux musiques de films et de dessins animés, mais aussi aux compositeurs russes du début du xx^e siècle. Charles Mingus, Sergéï Prokofiev, Frank Zappa, Carl Stalling ou encore King Crimson comptent parmi les principales influences. <<http://stabatakish.com>>



Stabat Akish (coll. Composer Series, TZ 8064, 2009)
Guillaume Amiel (marimba, vibraphone), Maxime Delporte (contrebasse), Ferdinand Doumerc (saxophones, flûte), Stéphane Gratteau (batterie), Rémi Leclerc (claviers), Marc Maffiolo (saxophones)

F.-X. F. : Comment avez-vous été amené à être publié sur Tzadik?

Maxime Delporte : Je venais d'enregistrer le premier album de Stabat Akish à Toulouse, en autoproduction, et je cherchais un label pour le sortir. Un ami m'a dit que le groupe français Zakarya, qui avait déjà enregistré plusieurs disques pour Tzadik, venait jouer en

ville. À l'issue du concert, je suis allé voir Yves Weyh, l'accordéoniste du groupe, pour lui demander conseil. Il m'a expliqué qu'il suffisait d'envoyer le disque directement à l'adresse de Tzadik, sachant que John Zorn écoute toujours ce qu'il reçoit et répond toujours aux messages. Quelques jours plus tard, j'ai reçu un courriel favorable de John. Tout s'est passé très rapidement, avant même que je ne commence à chercher d'autres labels.

F.-X. F. : Pouvez-vous me décrire les rapports que vous avez eus avec John Zorn et Kazunori Sugiyama et leur implication dans les différentes étapes de production et réalisation?

M. D. : Concernant l'enregistrement et le mixage, tout avait déjà été fait. Je leur ai envoyé une version finale qu'il suffisait de masteriser. Le *mastering* a été fait à New York, par Scott Hull. Je crois qu'il s'occupe de tous les *mastering* du label. J'ai été très content du résultat, un travail très subtil qui restitue la réalité acoustique et toutes les dynamiques de jeu. Avec Kazunori, nous avons signé les contrats et fait presser des exemplaires promotionnels de l'album, puis Heung-Heung Chin a conçu la pochette avec les images que j'avais choisies, tout en suivant la charte graphique de la *Composer Series*. John s'occupe de tout ce qui est artistique et Kazunori gère l'administratif. Ils sont vraiment complémentaires et très réactifs quand on leur pose des questions. L'objectif de Tzadik n'étant pas le profit, le fonctionnement du label ne lui permet pas de s'occuper de la diffusion. Une fois l'équilibre atteint entre les dépenses (*mastering*, pressage, design...) et les ventes d'albums, le partage des bénéfices est très équitable et

juste. Et l'excellente réputation du label facilite grandement la visibilité des groupes à l'échelle mondiale.

F.-X. F. : Par rapport à votre propre expérience, j'aimerais que vous commentiez le fameux slogan : « *What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted* ».

M. D. : À aucun moment John ne m'a suggéré quelque changement que ce soit sur le contenu de l'album, ni sur le visuel. À partir du moment où sa décision est prise de faire entrer un musicien dans le catalogue Tzadik, il lui laisse une liberté artistique totale. Ce qui, il me semble, est très rare, et donc précieux.

F.-X. F. : En continuation de la précédente question, qu'est-ce qui fait selon vous la particularité de cette maison de disques ?

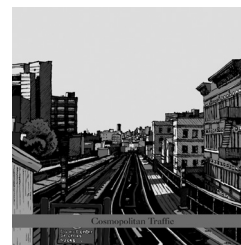
M. D. : Outre la liberté artistique, le label Tzadik propose un catalogue très varié, même à l'intérieur de chaque série, ce qui provoque facilement une grande curiosité chez les auditeurs. Certains mélomanes vont aller chercher uniquement un style, d'autres, même néophytes, font confiance à la démarche du label pour découvrir, même par hasard, de nouvelles musiques et stimuler leur appétit.

David Konopnicki pour le groupe AutorYno

AutorYno est né en 2008 à Clamart, près de Paris. Les premières compositions, pleines d'énergie et de sensibilité, tournent autour du rock, de l'impro et du groove. L'arrivée d'une guitare *fretless* donne un nouveau son : le toucher et les sonorités proches d'un violon débriquent l'influence du klezmer restée en embuscade dans les souvenirs du guitariste... Leur premier album, *Pastrami*

Bagel Social Club, dans un style « *Wild Klezmer Rock Fusion* », selon John Zorn, paraît en 2010. Trois ans plus tard, le groupe présente son nouvel opus, *Cosmopolitan Traffic*, toujours produit par Tzadik.

<www.autoryno.com>



Pastrami Bagel Social Club (coll. Radical Jewish Culture, TZ 8150, 2010); *Cosmopolitan Traffic* (coll. Radical Jewish Culture, TZ 8181, 2013)

David Konopnicki (guitares), Bertrand Delorme (basse), Cyril Grimaud (batterie) + Loïc Audureau (accordéon) et Florent Mery (clarinette) sur l'album *Clarinet Pastrami Bagel Social Club*, + David Krakauer (clarinette) et Gary Lucas (guitare) sur l'album *Cosmopolitan Traffic*

F.-X. F. : Comment avez-vous été amené à être publié sur Tzadik ?

David Konopnicki : Le hasard qui n'en est pas un... Touriste à New York, je m'aperçois en écoutant un disque de Masada que l'adresse du label indiquée sur le disque est à trois blocs de là. Grand fan de nombreux groupes et disques labélisés Tzadik, c'était pour moi le symbole musical de cette ville. Alors j'ai voulu passer pour dire bonjour, demander des adresses de salles de concert où rencontrer des musiciens du cru... Jeune et naïf, je m'attendais à trouver les bureaux d'un label ! En fait, l'adresse, c'est celle d'une boîte postale chez un imprimeur. Le mec a bien rigolé et m'a tendu une feuille et un stylo afin de laisser un message. J'ai donc

laissé un CD gravé avec des extraits *live* de mes groupes, et j'ai écrit un message. J'étais à New York pour encore dix jours et je voulais simplement faire des rencontres musicales... Deux jours après je recevais un courriel de John, qui avait écouté les maquettes et me proposait de faire un disque. Par ailleurs il s'excusait de ne pas pouvoir me rencontrer, car il prenait l'avion... pour Paris! Ensuite, on a échangé des dizaines et dizaines de courriels en quelques mois. Sinon j'ai rencontré Kazunori le lendemain pour lancer l'aventure, et j'ai ensuite rencontré John à Paris lors d'un de ses concerts six mois plus tard.

F.-X. F. : Pouvez-vous me décrire les rapports que vous avez eus avec John Zorn et Kazunori Sugiyama et leur implication dans les différentes étapes de production et réalisation?

D. K. : Beaucoup de courriels. Pas toujours très fins de ma part, car mon anglais est parfois basique pour certaines discussions pointues... Avec John, on a échangé sur le contenu, le pourquoi du comment ces compositions veulent dire quelque chose sur un disque et dans une collection telle que la *Radical Jewish Culture*. Pour le premier disque, par exemple, il a suggéré – et il avait sacrément raison! – de retirer quelques titres qui ne servaient pas à la cohérence du projet artistique. Il a aussi proposé un *tracklisting* qui, avec le recul, me semble hyper bien. De notre côté on n'aurait pas du tout choisi cet ordre, mais en fait, au regard de la matière, c'était bien celui qu'il fallait. Pour le deuxième album, j'ai régulièrement envoyé des maquettes de répétitions, des extraits *live* de nouveaux morceaux... John répond toujours, parfois c'est *speed*, parfois il prend le temps

de faire une réponse super enrichissante pour le travail que je mène. En tout cas il écoute toujours tout ce que je lui envoie. Jusqu'au jour où il y avait suffisamment de matière pour qu'on se dise « *let's do it* ». C'était après une série de concerts en Pologne où on avait pu enregistrer et remixer les performances. On avait donc une série de nouveaux morceaux avec une énergie *live* et un bon son. Ça pouvait donner un aperçu brouillon de ce que serait un deuxième disque.

Pour la réalisation des disques par contre on était autonome. À la fois c'est confortable, on choisit ce qu'on veut avec nos moyens, où enregistrer et avec qui travailler. L'idée c'est de livrer un mix, et on se débrouille. Ça met un peu la pression, car on te fait confiance... Mais c'est parfois frustrant de ne pas être à New York pour pouvoir profiter d'un conseil, d'un *guest*, d'un regard extérieur ou d'un coup de pied au derrière pendant la période de studio ou de mixage. Avec Kazunori on traite de tout le reste, et ce n'est pas rien! Toute la partie administrative, budgétaire, le timing, le *mastering*, l'envoi des éléments graphiques, et le suivi, la promo, le stock de disques... Il est hyper disponible et de très bon conseil aussi... et sacrément efficace.

F.-X. F. : Par rapport à votre propre expérience, j'aimerais que vous commentiez le fameux slogan : « *What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted* ».

D. K. : Comment penser le contraire? La force du travail de John Zorn dans ce rôle de producteur-directeur artistique, c'est de saisir une facette d'un artiste, d'un groupe, et d'en sortir un instantané sincère et original. Par son rôle de lanceur de commande précise – mais aussi du bon copain qui sait te poser les bonnes questions

artistiques –, il arrive à extraire une musique fraîche et spontanée. J'écoute la plupart des disques Tzadik en ayant parfois la sensation que les musiciens sont dans une nécessité de sortir ce son momentané, avec une notion « d'instant artistique » important. Comme il s'agit souvent de sessions courtes en studio, c'est très brut. On sent que certains albums sont ou vont devenir des références absolues, et d'autres sont très marqués par la période de l'enregistrement. On peut déjà entendre comment les musiciens ont évolué artistiquement depuis cette captation. Beaucoup de ces artistes ont d'autres projets, font d'autres disques, et quand ils en font un pour Tzadik, c'est dans un cadre donné, pour une idée, une raison particulière. Mais comme il s'agit de raisonnement artistique, et non pas mercantile comme ferait une major ou même un label indépendant pressé par l'économie à court terme, le travail artistique est beaucoup plus serein et la relation avec le label est avant tout d'artiste à artiste... Le slogan est parfait!

F.-X. F. : En continuation de la précédente question, qu'est-ce qui fait selon vous la particularité de cette maison de disques?

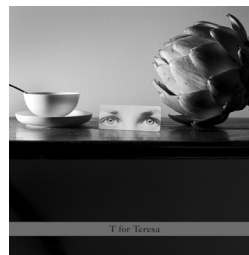
D. K. : Une forme d'artisanat et de militantisme, une forme d'autogestion artistique et donc de liberté absolue. Il y a une idée d'un « kibboutz de la production de musique » ou encore de l'utopie collective, bien que le rôle de John Zorn ne s'applique pas à ce genre de concept, puisqu'il est plutôt question de parrainage, de « fondation » portée par une générosité incroyable. Je ne connais pas d'autres labels qui pourraient se permettre une telle approche. Enfin, on sent, dans les disques d'aujourd'hui comme dans les premiers, que c'est une

démarche d'indépendance artistique, doublée d'une démarche militante de recréation. Le manifeste de la *Radical Jewish Culture* et surtout le texte de John Zorn à propos de cette collection sont très puissants pour moi : il y a comme une mission d'exploration d'un nouveau patrimoine, d'une mise en perspective globale d'une forme de musique et je trouve que cela a un impact énorme dans l'évolution d'une culture juive moderne.

Frédéric Petitprez pour le groupe Artichaut Orkestra

Tout commence en 2001 par une compilation de thèmes Yiddish-Klezmer des années 1930 enregistrée par le clarinetiste Camille Artichaut et l'accordéoniste Pierre-Emmanuel Roubet. Les jeunes musiciens font alors la connaissance du batteur Frédéric Petitprez à l'école Music'Halle de Toulouse, puis du guitariste Sébastien Rideau en 2004 lors du projet musical Voix Mêlées. C'est ainsi que débute l'aventure de l'Artichaut Orkestra, ce quatuor toulousain puisant son inspiration musicale dans le jazz, le klezmer et la musique classique, pour créer un univers organique et libre.

<www.facebook.com/artichaut.orkestra>



T For Teresa (coll. Radical Jewish Culture, TZ 8161, 2011)
Camille Artichaut (clarinette), Sébastien Rideau (guitare, effets), Pierre-Emmanuel Roubet (accordéon, voix), Frédéric Petitprez (batterie, percussions)

F.-X. F. : Comment avez-vous été amené à être publié sur Tzadik?

Frédéric Petitprez : L'idée est venue suite à une discussion avec Maxime Delporte, compositeur et musicien du groupe Stabat Akish. C'est un ami et un musicien avec qui j'ai joué et joue encore très souvent. Il nous a tout simplement donné l'adresse courriel de John Zorn. Je lui ai donc envoyé la musique de *T for Teresa* et il m'a répondu moins d'une heure après. C'était incroyable de rapidité.

F.-X. F. : Pouvez-vous me décrire les rapports que vous avez eus avec John Zorn et Kazunori Sugiyama et leur implication dans les différentes étapes de production et réalisation?

F. P. : Les rapports respectifs avec chacun étaient liés à leur rôle dans le label Tzadik. John Zorn nous a d'abord envoyé un premier courriel extrêmement amical et enthousiaste, avec de beaux compliments sur la musique. Il nous a écrit que le projet était parfait pour la collection *Radical Jewish Culture* et il nous a ensuite expliqué les conditions si nous voulions signer sur son label. Avec Kazunori, nous traitons surtout des questions de business pratique, les contrats, les envois de CD... John et Kazunori ont par la suite toujours été vraiment efficaces et réactifs dans nos échanges pour finaliser le projet.

F.-X. F. : Par rapport à votre propre expérience, j'aimerais que vous commentiez le fameux slogan : « *What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted* ».

F. P. : Il exprime, je pense, le respect profond que John Zorn a pour la musique et pour la création artistique. Cela devrait être le slogan de tous les labels... peu importe les esthétiques défendues. Le fonctionnement

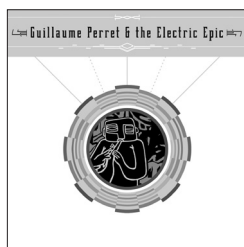
est plutôt simple : s'il aime la musique qu'il entend et qu'elle est l'expression d'une originalité propre tout en étant en adéquation avec les directions artistiques de Tzadik, alors il tient, je pense, à la montrer telle qu'elle est, brute et sans lissage.

F.-X. F. : En continuation de la précédente question, qu'est-ce qui fait selon vous la particularité de cette maison de disques?

F. P. : La particularité réside en premier lieu dans son ouverture et dans la lisibilité du propos artistique. Je pense que les mélomanes habitués aux sorties de Tzadik sont forcément curieux et ont un goût prononcé pour la recherche de nouveaux sons. Je trouve aussi que l'aspect de « non profit label » nous fait revenir à la source de ce que devrait être la production de tout disque : n'avoir aucune arrière-pensée de profits, être libre de montrer les musiques les plus étranges et dérangementantes ou bien encore de faire découvrir les compositions d'un groupe inconnu comme le notre.

Guillaume Perret

C'est en 2008 que le saxophoniste Guillaume Perret présente sur scènes ses nouvelles et nombreuses compositions au sein d'un projet intitulé *The Electric Epic*. Difficile de classer cette musique si personnelle et si fusionnelle, car c'est surtout l'émotion qui domine et qui éveille nos sens, plus que jamais sollicités par un propos innovant, qui oscille entre jazz contemporain, groove funky et métal hurlant. Après le premier album paru sur Tzadik, Perret a monté son propre label (*Kakoum Records*) sur lequel est sorti le second album du groupe. <<http://guillaume-perret.fr>>



Guillaume Perret & The Electric Epic (coll. Spotlight, TZ 7804, 2012)

Guillaume Perret (saxophones, effets), Jim Grandcamp (guitare, effets), Philippe Bussonnet (basse, effets), Yoann Serra (batterie, échantillonneur) + Sir Alice (voix) et Médéric Collignon (voix, cornet, effets)

F.-X. F. : Comment avez-vous été amené à être publié sur Tzadik?

Guillaume Perret : J'ai été en contact avec John Zorn par des amis communs. La première rencontre s'est faite par courriel. Je lui avais envoyé la première démo de mon groupe *Guillaume Perret & The Electric Epic*, c'était un *live*. John m'a répondu très rapidement qu'il avait beaucoup apprécié et qu'il espérait nous voir en *live* à l'occasion. Deux années plus tard, j'ai pu enregistrer mon premier album studio. Ce disque a été un gros travail de préparation, puis après les enregistrements j'ai encore travaillé sur la production pendant neuf mois. Une fois que l'album était complètement mixé, je l'ai envoyé à John en me disant : « pourquoi pas ? ». Sa réaction fut tellement enthousiaste que je n'y croyais pas. Il m'envoya un énorme courriel de compliments qui se terminait par « HUGE RESPECT ». Il me signa sur la série *Spotlight* de Tzadik, dédiée aux projets menés par de jeunes musiciens.

F.-X. F. : Pouvez-vous me décrire les rapports que vous avez eus avec John Zorn et Kazunori Sugiyama et leur implication dans les différentes étapes de production et réalisation ?

G. P. : John Zorn n'est pas intervenu dans la production de l'album, car je lui ai envoyé un produit complètement fini. Grâce aux fonds apportés par mes producteurs, j'ai pu monter mon équipe de production et assurer tout le travail de mise en place pour la réalisation de cet album, de l'enregistrement à la production, ainsi que pour la promotion. John Zorn m'a tout de suite demandé de ne communiquer qu'avec moi. Il ne souhaitait être en contact avec aucun agent, aucun attaché de presse ou manager, ce qui a été plutôt compliqué pour mon équipe et moi, car nous avons beaucoup d'exigences quant au suivi du développement autour de ce projet, alors que les contrats Tzadik sont extrêmement sommaires, et que nous n'avions le choix sur rien en terme de business. Suite à des problèmes avec leur distributeur français, nous avons eu beaucoup d'échanges de courriels, mais j'ai senti que John était fatigué de ces complications. Il aime que les choses soient simples. Tzadik a assuré le *mastering* qui a été fait très correctement, ainsi que le pressage des albums que nous leur achetons régulièrement afin de les vendre en concert.

F.-X. F. : Par rapport à votre propre expérience, j'aimerais que vous commentiez le fameux slogan : « *What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted* ».

G. P. : La musique sur l'album est telle que je l'ai conçue. John n'a rien changé à cela et j'ai beaucoup apprécié qu'il me fasse confiance.

F.-X. F. : En continuation de la précédente question, qu'est-ce qui fait selon vous la particularité de cette maison de disques?

G. P. : C'est un label qui a réussi à atteindre une renommée internationale sans utiliser les outils de communication et de promotion habituels, en misant uniquement sur la qualité artistique, une ligne directrice très franche, et le bouche-à-oreille. Ce qui fait qu'il est connu partout dans le monde, mais dans le milieu underground. Je suis fier de faire partie de cette discographie!

Jacques Coursil

Né en 1938 de parents martiniquais, Jacques Coursil voyage en Afrique de l'Ouest pendant la période de décolonisation puis s'installe aux États-Unis en 1965 où il travaille avec les plus grands musiciens américains tant de la scène du jazz que celle de la musique contemporaine. Pendant ses années new-yorkaises dominées par la musique, la littérature, les arts et l'agitation politique, il va découvrir quelque chose d'autre qui, selon lui, est tout aussi passionnant : la linguistique et la philosophie du langage. De retour en France, il se consacre à une carrière universitaire, ce qui l'emmène à soutenir deux thèses, l'une en Lettres (1977) et l'autre en Sciences (1992). Il enseignera en alternance la littérature et la linguistique théorique, d'abord en France, puis en Martinique et enfin aux États-Unis à l'Université de Cornell et à l'Université de Californie, à Irvine. L'année 2005 marque son retour à la musique avec l'opus intitulé *Minimal Brass* sorti sur Tzadik.
<www.coursil.com>



Minimal Brass (coll. Composer Series, TZ 8016, 2005)
Jacques Coursil (trompette)

F.-X. F. : Comment avez-vous été amené à être publié sur Tzadik?

Jacques Coursil : Je connais John Zorn depuis le début des années 1970. Il était, à cette époque, élève à la prestigieuse United Nations International School of New York où j'étais professeur de français. Dans les couloirs, entre les cours, on se parlait, lui adolescent profondément pris dans la musique et moi jeune enseignant du secondaire menant une double (triple) vie d'école, de recherche universitaire (linguistique et philosophie du langage) et de musicien professionnel (c'était le lieu, c'était l'époque!). Nos conversations de couloirs tournaient autour de la musique contemporaine (Schoenberg, Berg, Webern), de l'écriture dodécaphonique et sérielle, mais aussi de Nono, Varèse, Xenakis et bien d'autres. Je me souviens d'échanges soutenus, si plaisants (et analytiques) avec un jeune esprit brillant, bien informé et si peu conventionnel. Sans doute cherchait-il sa voie? Pour moi, il l'avait déjà trouvée. Sincèrement, je ne pense pas que ces rencontres très amicales l'aient influencé (je ne crois pas aux influences

a posteriori); John était tout naturellement d'une grande curiosité et honnêteté intellectuelles et surtout doté d'une très remarquable finesse d'oreille qui permet le détail. Cela est resté dans mon souvenir. Puis nous nous sommes perdus de vue, lui au Japon, moi dans les Caraïbes, et nous sommes retrouvés en 2005, à New York. À cette époque, j'enseignais à l'Université de Cornell; lui était devenu célèbre et sa maison de disques Tzadik, un label culte.

Pour répondre à la question, nous avons déjeuné ensemble en 2005 dans Greenwich Village, à New York. John m'a proposé d'enregistrer sous son label et j'ai produit *Minimal Brass*. Beau renvoi d'ascenseur! Grâce à ce disque, j'ai pu reprendre, après une longue absence, mes activités musicales professionnelles.

F.-X. F. : Pouvez-vous me décrire les rapports que vous avez eus avec John Zorn et Kazunori Sugiyama et leur implication dans les différentes étapes de production et réalisation?

J. C. : La réponse à cette question ne peut être que le slogan du label: «*What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted*». Les entrelacs de trompettes qui constituent cet album résonnaient, tel un vacarme, depuis de longues années, dans ma tête et dans mes rêves.

F.-X. F. : Par rapport à votre propre expérience, j'aimerais que vous commentiez le fameux slogan: «*What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted*».

J. C. : À l'écoute de la musique de John Zorn, certains disent «oui, oui» et d'autres «non, non»; là n'est pas mon affaire. Pour ma part, je ne dis ni «oui», ni ne

dis «non», mais il m'arrive souvent de faire «HA!». Un «HA!» d'étonnement devant tant de fraîcheur et d'inattendu. Il y a là du gouffre, de la falaise, du vertige et du labyrinthe. Mais mon discours sur sa musique n'est fait que d'images d'une pauvreté remarquable comparée à ce qui touche, parfois crûment, mais aussi tendrement, et que personne ne sait dire: les grands mots, les grands adjectifs, les grands adverbes ne disent rien de l'événement qu'il m'offre en brisant la routine de mon oreille et qui réduit ma langue française à ce «HA!», bouche ouverte.

Les grands créateurs sont toujours contre-culturels, car leurs œuvres déplacent la culture et la déstabilisent. Les artistes comme John Zorn ne sont pas simplement là pour satisfaire à nos désirs, mais pour les pervertir et les changer. Mais cette subjectivité artistique est-elle donc réduite à une solitude inspirée? Non! Dans cette subjectivité créatrice, Zorn n'est jamais seul; ses créations les plus originales sonnent comme des formes transformées de restitution culturelle. Paradoxalement, les créations les plus révolutionnaires sont des formes de continuité de la culture alors que les reproductions, au nom d'une tradition, ne sont souvent que des formes lentes et parfois imperceptibles de leur dégradation.

Je ne crois pas aux influences. La musique de Zorn est variée parce qu'il est à l'écoute du monde depuis toujours et parce qu'elle est belle partout sur la planète. Les musiques, il les a toutes entendues: Zorn a le monde entier dans la tête et il est libre. Voulez-vous tout comprendre de son chant? Vous n'avez qu'à l'entendre parler japonais avec son associé Kazunori

Sugiyama : la musique de John Zorn parle toutes les langues⁵.

* * *

Ces témoignages, de par leur diversité et leur richesse, permettent d'avoir une meilleure idée quant à la manière dont John Zorn conçoit la direction artistique au sein de sa propre maison de disques. À l'exception de Jacques Coursil, qui fut sollicité par Zorn pour réaliser un disque dans la collection *Composer Series*, les autres musiciens ont tous fait parvenir des maquettes à l'adresse postale de Tzadik ou par courriel, relevant invariablement que Zorn écoute toujours ce qu'on lui envoie. Il est clair qu'il fait à la fois preuve d'une grande intégrité et d'ouverture intellectuelle, traits de caractère soulignés par bien d'autres musiciens gravitant dans son entourage⁶. Si la musique lui plaît et peut s'inscrire dans une des collections de Tzadik, alors les choses peuvent (et je dirais même doivent) se dérouler vite. S'en suivent de nombreux échanges de courriels avec Sugiyama et Zorn, tous deux faisant preuve d'une réactivité, d'une efficacité et d'une complémentarité hors du commun⁷.

5. En écho à ces propos, nous invitons le lecteur à écouter la version a capella (en *re-recording*) de *Contact* par John Zorn figurant sur l'album *Great Jewish Music: Serge Gainsbourg* (TZ 7116, 1997).

6. Cf. la série de témoignages réunie en 2013 par Paul Schmelzer, à l'occasion du 60^e anniversaire de John Zorn : <www.walkerart.org/magazine/2013/john-zorn-birthday-60> (consulté le 3 septembre 2015).

7. Il est intéressant de constater que la plupart des musiciens qui nous ont fait part de leur témoignage n'ont pas nécessairement rencontré John Zorn en personne. Le guitariste Pat Metheny confie dans le livret de l'album *Tap* :

Les musiciens s'occupent eux-mêmes de l'enregistrement et du mixage de leur album (seul le *mastering* (matriçage) est systématiquement confié à Scott Hull). Ils doivent aussi proposer une couverture, le choix pouvant être guidé par les conseils de Heung-Heung Chin. S'il arrive à Zorn d'intervenir, c'est généralement uniquement pour suggérer de modifier l'ordre des plages ou éventuellement d'en supprimer quelques-unes afin de renforcer la cohérence de l'album. Au fil de ces témoignages, il apparaît donc clairement que le slogan « *What you hear on Tzadik is the artist's vision undiluted* » n'est pas usurpé.

D'autres aspects essentiels ressortent de cette enquête, que ce soit au sujet de la personnalité de Zorn ou du fonctionnement de la maison de disques. Lorsque Zorn décide de soutenir un artiste ou un groupe, il ne s'engage que pour un seul album, un « instantané sincère et original » qui devient alors une « belle carte de visite » pour reprendre respectivement les mots de David Konopnicki et Pierre-Yves Macé. Bien évidemment, cela n'empêche aucunement les musiciens de soumettre ensuite de nouveaux projets (dans la collection *Radical Jewish Culture*, ce sont Zorn et Zakarya qui détiennent le record de productions, avec cinq albums chacun à leur nom). Si la maison de disques ne se soucie guère de « business », ne fait aucune promotion et

The Book of Angels Vol. 20 (TZ 8307, 2013) qu'il a eu des relations épistolaires d'une grande richesse avec Zorn, mais qu'il ne l'a jamais rencontré en personne, aussi étrange que cela puisse paraître. À travers notre propre expérience en lien avec la coordination de ce numéro de *Circuit*, nous ne pouvons que témoigner aussi de l'incroyable réactivité de Zorn et Sugiyama (ainsi que Heung-Heung Chin) dans nos échanges de courriels.

délègue la distribution à différents éditeurs de par le monde, en revanche, elle s'assure que chaque album de son catalogue soit toujours disponible⁸.

Nous souhaitons remercier très chaleureusement tous les musiciens qui ont participé à cette enquête; des musiciens que nous ne connaissions, auparavant, qu'à travers leurs albums. Sans langue de bois, ils ont répondu à nos questions, partageant ainsi en partie

leur expérience professionnelle avec John Zorn. Nous avons eu le loisir par la suite de sympathiser avec la plupart d'entre eux. L'enthousiasme dont ils nous ont fait part nous a conforté dans l'idée que Tzadik fédérait une véritable communauté de musiciens, mais avant tout de mélomanes, une communauté qui fait preuve de curiosité, restant ouverte à l'expérimentation, l'inattendu, appréciant l'hybridation des genres: la communauté des tzadikologues.

8. Établir un catalogue qui serait toujours accessible est une des raisons qui ont poussé Zorn à bâtir sa propre maison de disques, comme nous l'avons signalé dans le premier article de ce numéro de *Circuit*.